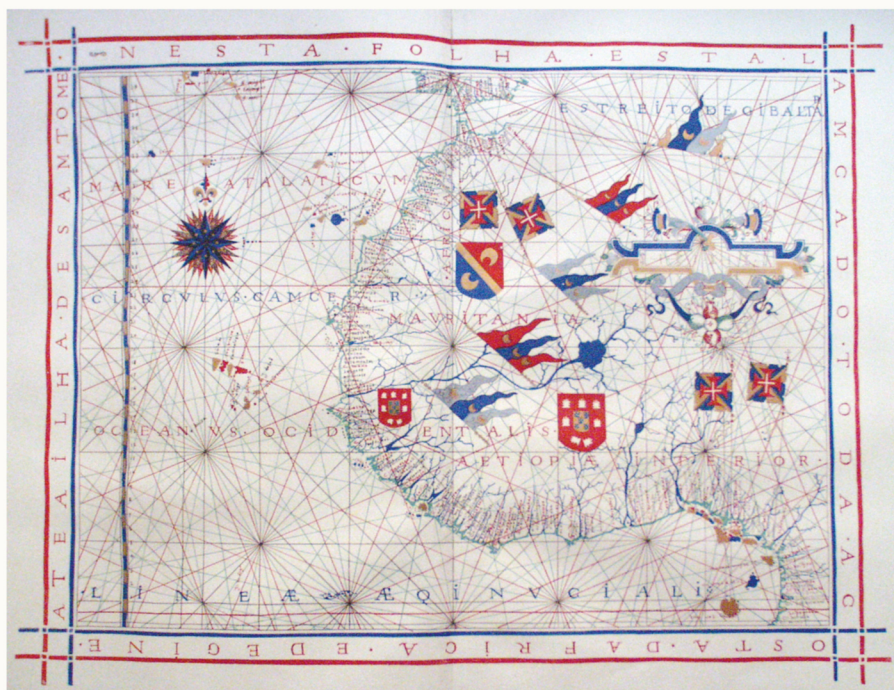


R

evista de História da Sociedade e da Cultura



Centro de História da Sociedade e da Cultura
Universidade de Coimbra

donnée, dans une double version, portugaise et arabe. Et ils ont tenu à venir la présenter eux-mêmes au Maroc.

La chronique ici publiée est un autre témoignage, un autre *monumentum* du long passé partagé par les Marocains et les Portugais. Un morceau de notre patrimoine commun, riche d'édifices militaires ou religieux, d'objets, d'écrits ou de traditions encore vivantes. C'est un patrimoine précieux qu'il importe de faire connaître, de conserver et d'étudier.

La divulgation de cette chronique et son étude approfondie attestent la volonté de travailler ensemble à la découverte de notre lointain passé, éclairé par nos regards croisés, gage de relations solides et fécondes entre nos pays, aujourd'hui et demain.

Maria Helena da Cruz Coelho

Présentation de l'ouvrage de José Manuel Azevedo e Silva – *Mazagão*.

Uma cidade luso-marroquina deportada para a Amazônia, Viseu, Palimage Editores, 2007

Dans l'étude qui sert d'introduction à cet ouvrage, José Manuel Azevedo e Silva, retrace sous une forme synthétique l'histoire de la place luso-marocaine de Mazagan, de sa fondation par le roi Emmanuel, en 1514, à sa chute, en 1769. Il cherche ensuite à accompagner ses habitants dans leur voyage à Lisbonne, dans leur déportation en Amazonie, dans leur séjour à Belém do Para, jusqu'à leur transfert à la Nouvelle-Mazagan, *Nova Mazagão*, sur la rive gauche de l'estuaire de l'Amazone. Cette odyssee ne s'est pas achevée là puisque l'actuelle ville de la *Nova Mazagão*, au Brésil, est située dans un espace différent du Magazan-le-Vieux, *Magazão Velho*, où avaient été installée la première colonie.

A travers les sources historiques et l'étude qu'il en fait, l'auteur du livre vise, fondamentalement, à accompagner et à expliquer les singuliers avatars de cette population itinérante. Les villes, bourgades et villages détruits, disparus, évacués et déplacés n'ont pas manqué dans l'histoire de l'Humanité, pour toutes sortes de raisons. Mais Mazagan est un cas unique quand on considère les tribulations de ses habitants.

Examinons un peu les choses:

L'ensemble de documents inédits, constitué de quatre codex, appartenant aux Archives Historiques d'Outre-mer de Lisbonne, et d'autres manuscrits complémentaires, nous permet de suivre de près le départ de la communauté contrainte à abandonner l'ultime bastion portugais de la côte marocaine (Mazagan) et de s'embarquer sur 12 navires, en direction de Lisbonne, sur l'ordre du roi Joseph et du Marquis de Pombal, le 11 mars 1769.

L'un des codex, intitulé «Récit des Familles qui sont venues de la Place de Mazagão» - *Relação das Familias que vierão da Praça de Mazagão* - porte registre d'environ 400 foyers, avec l'indication de leurs membres, le lien de parenté unissant chacun d'entre eux au chef de famille, son nom, sexe et âge, le poste ou l'office des agents de la garnison militaire, les professions ou les activités des civils. La population de la place, sous la juridiction de l'ultime gouverneur, Dinis Gregorio de Melo e Castro Mendonça, neveu du marquis de Pombal, s'élevait à environ 2100 personnes.

Le Codex intitulé «Registre des Gages et Salaires devant être versés [une fois qu'elles seront arrivées] à la Cour et au Grão Para, aux familles et autres personnes de la Place de Mazagan qui vont s'établir [en Amazonie] sur l'ordre de Sa Majesté» nous renseigne sur le montant de l'aide financière reçue par chacun. Nous savons que s'embarquèrent à Lisbonne, sur neuf navires en partance pour le Para, 371 familles, sur un total de 2000 personnes, le 15 septembre de cette même année 1769. Ils arrivèrent au port de Belém do Para dans les premiers jours de janvier 1770.

Les familles et les autres habitants de Mazagan furent installés dans cette ville du Pará, avant d'être transférés dans la nouvelle ville de Mazagan, qui devait être construite sur la rive opposée de l'Amazone, et dont le plan était l'oeuvre de l'architecte gênois Domingos Sambucetti. Comme il ressort des divers documents (les plus importants se trouvent reproduits dans le livre, en annexe aux quatre codex), ils vont être, à partir de 1772, graduellement transférés à la Nouvelle Mazagan au fur et à mesure que des maisons seront achevées de construire.

Cependant, le 1 décembre 1778, il restait encore dans la ville de Belém do Pará 603 personnes, constituant 114 familles. On continuait à bâtir les maisons qui manquaient pour abriter les familles transitant encore à Belém: tout suggère que ce retard était dû à un problème logistique.

En nous donnant, de manière détaillée, «une information particulière et individuelle sur chaque Famille», un autre codex nous permet de nous faire un portrait fidèle de la nouvelle ville car il nous fournit des éléments très éclairants de nature économique, sociologique et caractérologique, relativement à chaque famille et à un grand nombre de ses membres, à savoir: occupations, offices, charges ou fonctions, titres honorifiques, traits de comportement et de caractère, états d'esprit, modes de vie, statut social, degré d'aisance et signes extérieurs de richesse, maladies et situation de pauvreté, facilités ou difficultés de divers ordres. Il nous procure ainsi la matière d'une histoire sociologique intéressante.

Si nous nous écartons maintenant du contenu précis de l'ouvrage de José Manuel Azevedo e Silva, nous devons rappeler que l'occupation, de la part d'un intrus ou d'un conquérant, d'une fraction de territoire (même minuscule) appartenant à une certaine communauté humaine suscite, naturellement, chez cette dernière des réactions hostiles. C'est ce qui se produit avec les forteresses construites par les Portugais le long du littoral marocain, en particulier dans la baie de Mazagan. Ainsi, les attaques ou les sièges en vue de reconquérir la forteresse furent non seulement fréquents mais, pour ainsi dire, constants. C'est ce que nous allons montrer en rappelant les faits suivants:

Durant l'été de 1514, sous la direction des architectes Francisco e Diogo de Arruda, les travaux du château de Mazagan s'accéléchèrent beaucoup sous l'effet de la forte protection militaire assurée par les Portugais soucieux de ne pas être dérangés par les Maures.

Le harcèlement reprit ensuite, les Maures assiégeant ou attaquant la place, au moins durant l'année 1517, pendant cinq ou six jours. Lors d'une escarmouche, en 1521 périrent divers Portugais et Maures sous les remparts du château de Mazagan. En 1525, le roi de Fez vint en personne mettre le siège à la place.

En mars 1561, le fils du Chérif demanda au capitaine de Mazagan de lui remettre les clefs de la forteresse. Il s'ensuivit un affrontement de plusieurs jours qui se solda par de lourdes pertes de part et d'autre. En 1623, plus de 10.000 Maures passèrent à l'attaque, inopinément: en réponse, la femme du Gouverneur ordonna, en l'absence de son mari, la fermeture des portes de la forteresse. En 1640, dans un autre combat sous les remparts moururent le Capitaine et plus d'une centaine des rares cavaliers portugais qui y servaient.

Et nous pourrions continuer à illustrer cet état de tension constante même si elle ne s'est pas toujours traduite en lutte armée. Nous savons que les Portugais, dans cette forteresse de Mazagan et dans d'autres, vivaient un quotidien fait de peur, d'attente angoissée et même de privation de liberté. C'est que les soldats chargés du maintien de la place ainsi que leurs familles ne pouvaient pas la quitter sans permission. Il ne faut pas cependant en inférer qu'ils étaient tous des déracinés. Au contraire, ils finissaient par s'éprendre de leur maison, de leur communauté et de l'endroit qu'ils habitaient. Mais comment expliquer l'implantation des Portugais à Mazagan?

Selon Pierre de Cénival, dans une notice insérée dans *Les Sources Inédites de l'Histoire du Maroc* (Tome I, Paris, 1934, pp. 103-107) le toponyme «Mazagan» serait d'origine berbère, apparaissant, écrit sous diverses formes, dès le XI^e siècle, par E. Breki et au siècle suivant par El-Idrisi (*Description de l'Afrique et de l'Espagne*, éd. Dozy et de Goeje, Leyde, Brill, 1866, p. 84). «Mazighan» apparaît en effet dans ces textes, et désigne une localité de pêcheurs, situé entre les villes d'Azamor et de Titi, toutes deux beaucoup plus importantes. Sur des planisphères et des portulans européens des XIV^e et XV^e siècles, on trouve les formes Mesegan, Maseghan et Mazagem. De leur côté, les Portugais enregistrent, dans leurs descriptions, les formes Mazagão, Mazargão et Marzagão.

Au commencement du XVI^e siècle, l'explorateur géographe, cosmographe et cartographe, Duarte Pacheco Pereira, avait ainsi décrit, dans son ouvrage intitulé *Esmeraldo de Situ Orbis*, le tracé du littoral marocain qui nous intéresse en ce moment: «La seconde partie du royaume de Fez commence à la rivière Azamor, séparée par deux lieues de la baie de Mazagan [...]. Ici s'éleva jadis la ville de Mazagan, aujourd'hui détruite. Cette anse offre un bon mouillage aux grands navires, et celui qui veut s'y arrêter doit bien fixer son amarre car ici le fond sale et pierreux peut couper l'amarre. Et de cette baie vers le sud commencent les terres de Duquela, qui s'étendent sur presque quarante lieues, terres abondantes en céréales et en viandes; et dans cette baie de Mazagan viennent se charger de blé de nombreux navires venant des Royaumes de Portugal et de Castille, lorsque, pour nos péchés, Dieu nous en prive. Ces terres sont occupées par des Alarves (Arabes) d'une tribu nommée Charkia, où l'on compte plus de quarante mille cavaliers, mais qui ne portent pas d'armes».

Soulignant donc la grande importance économique et anthropologique de la région de la Duquela, l'informateur portugais, Pacheco Pereira, confirme toutefois la moindre dimension géographique et urbaine de Mazagan par comparaison avec Azamor et même Titi.

Il qualifie en effet Azamor de «vila» (autrement dit, de bourgade), disant que sa rivière abonde en «poissons merveilleux, aloses grands et bons». Et quant à Titi, même s'il reconnaît qu'elle avait dernièrement perdu un quart de sa population, elle restait néanmoins une «bourgade» aux alentours très fertiles, riches en blé, viandes et poissons à laquelle on pouvait accéder par la mer à travers une «crique où peuvent venir s'abriter des bateaux; mais que l'on prenne garde au vent du nord-est qui est ici traversier et bouleverse les eaux».

Enfin, devant une telle abondance de biens, il n'est pas surprenant que les Portugais aient fréquenté le port de Mazagan, au moins à partir du XV^e siècle. En 1502, pour pouvoir embarquer des chargements de blé, certains Portugais, sous les ordres d'un certain Pedro Mendes, ont été jusqu'à entreprendre quelques travaux de réparation dans le port de Mazagan, ce qui laisse penser que l'endroit était pratiquement abandonné. Et, l'année suivante, un décret royal en date du 29 août enjoint au trésorier-chef de Ceuta de remettre à D. Pedro de Castro 12 muids de blé reçus de Mazagan.

Mais à quelle époque les Portugais ont-ils songé à s'y fixer?

Si l'on en croit un récit intitulé *Nouvelle de la Fondation de la Place de Mazagan*, conservé dans une copie manuscrite du XVIII^e siècle à la Bibliothèque d'Évora, c'est en 1502 qu'une escadre, commandée par un noble portugais, du nom de Jorge de Melo, et destinée à attaquer Targa, aurait mouillé dans la baie de Mazagan, empêchée par une tempête de poursuivre sa route. Les naufragés, redoutant une attaque de la population locale, se seraient réfugiés dans un fortin abandonné comme l'était, selon le témoignage de Pacheco Pereira, la plus grande partie du lieu. Ce sont ces Portugais et d'autres qui auraient cherché à construire ici un abri mais les Maures les en auraient empêchés.

Entre-temps, l'idée qu'il était profitable d'édifier une fortification à Mazagan subsistait dans l'esprit de certains conseillers du roi Emmanuel et de quelques particuliers, notamment Jorge de Melo. Ce dernier en arriva même à obtenir du roi la promesse de lui conférer la faveur d'aller «faire

à ses frais et dépens à Mazagan une forteresse, dans le port et les lieux par nous indiqués ... ». Il recevrait, en outre, à titre héréditaire, la charge de capitaine de la forteresse, avec le devoir de s'acquitter de certaines obligations.

Tout montre cependant que, lorsque le 27 août 1512, la flotte commandée par le Duc de Bragance en vue de conquérir Azamor arriva à Mazagan, non seulement elle ne rencontra aucune résistance de la part des Maures, mais elle ne trouva pas non plus le moindre établissement portugais.

Le développement de Mazagan fut donc le résultat de la conquête d'Azamor en 1513 et, même ainsi, ne se fit pas sans polémique. C'est que, selon quelques stratèges portugais, le site de Mazagan était apte à accueillir une forteresse, parce qu'il se trouvait dans la région des Alarves (Arabes) de la Duquela plus que de ceux d'Azamor, disposant en outre de beaucoup de bois, pâturages et sources souterraines qui pouvaient être captées en creusant des puits. De leur côté, d'autres conseillers s'interrogeaient et demandaient au roi Emmanuel s'il valait la peine de construire un château à Mazagan dans la mesure où, en édifiant une forteresse à Azamor et vu la courte distance entre les deux sites, on dominait toute la côte jusqu'à Safi. Sans compter que le port d'Azamor suffisait sans doute pour embarquer le blé que les Portugais voulaient en retirer.

Au début de 1514, c'est-à-dire à une époque où avançaient rapidement les travaux de la construction de la forteresse d'Azamor et où l'on se mettait en devoir de construire celle de Mazagan, on ne s'entendait pas encore sur la nécessité de cette dernière. Mais, un fait dut peser sur la décision d'Emmanuel: l'optimisme du conquérant d'Azamor qui affirmait, dans une lettre du 30 septembre 1514, que Mazagan disposait du «meilleur port du monde». Mazagan était bien le port naturel d'Azamor et de toute la Duquela. C'est aussi pour cette raison que les Portugais résistèrent le plus longtemps possible avant de l'abandonner.

Et ils résistèrent jusqu'en 1769. A la fin de l'année précédente, une armée marocaine d'environ 75000 soldats, sous le commandement de l'empereur du Maroc, vint camper à une lieue de distance de la forteresse pour, une fois encore, y mettre le siège et tenter de la récupérer. La stratégie défensive des Portugais fut de dépaver les rues de la ville (afin que les boulets lancés par bombardes de l'ennemi fassent moins de dégâts avec leurs ricochets) et de

raser les fossés des glacis (pour empêcher les assiégeants de s'y abriter). Ils essayèrent de tenir jusqu'au 11 mars 1769, jour où, comme on l'a dit, ils s'embarquèrent dans des navires portugais qui les emmenèrent à Lisbonne. Les assiégés, en voyant arriver l'armada, crurent que c'était le secours qu'ils attendaient, mais avec elle venait l'ordre de livrer la place et de s'embarquer pour le Portugal. Après un moment de révolte, les défenseurs obéirent et, la nuit venue, montèrent dans les bateaux.

Et qu'avait donc prévu le Gouvernement de Lisbonne, présidé par le puissant Marquis de Pombal? D'employer les 2100 personnes qui résistaient dans la forteresse de Mazagan à aider au peuplement de l'Amazonie. Mazagan, en effet, ne représentait plus grand-chose pour les Portugais, tandis que sa signification était grande pour les Marocains. N'était-ce pas leur terre, leur patrie? Des sources historiques nous disent cependant que, forcés de quitter Mazagan, certains Portugais moururent de regret, ou, pour employer un mot très portugais, de «saudade».

João Marinho dos Santos

Comentário da obra de Adrian Goldsworthy, *Generais Romanos*.

Os homens que construíram o Império Romano (trad. port. de Carlos Fabião, Lisboa, A Esfera dos Livros, 2007, 543 pp.; ed. orig.: 2003)

Dando seguimento a uma série de boas novidades editoriais, algumas delas com incidência na história militar da Antiguidade (*vide* o belo livro de Maurício Pastor Muñoz, *Viriato*, Prefácio e adaptação à edição portuguesa de José d'Encarnação, 2006), a editora *A Esfera dos Livros* ofereceu-nos, em Outubro de 2007, a obra de Adrian Goldsworthy intitulada *Generais Romanos. Os homens que construíram o Império Romano*.

O autor, apesar de ainda relativamente jovem (nasceu em 1969) já é, hoje em dia, um dos especialistas de história militar de Roma mais citados em todo o Mundo. De nacionalidade inglesa, Adrian Goldsworthy licenciou-se em Oxford e aí se doutorou também, com a tese *The Roman Army at War, 100 BC – AD 200*. Este trabalho, publicado pela primeira vez em 1996 na prestigiada colecção Oxford Classical Monographs (destinada a dar à